Le voyage de l'empereur Joseph II en Suisse en 1777

Autor(en): **Cart, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **4 (1896)**

Heft 10

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-6383

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

4me année. N° 10. Octobre 1896.

REVUE
HISTORIQUE VAUDOISE

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR JOSEPH II EN SUISSE EN 1777.

Les souverains ne voyagent pas comme de simples mortels. Quand ils ne provoquent pas, en se présentant sous leurs vrais noms, la curiosité, sinon l'intérêt des populations, c'est incognito, — sous un nom d'emprunt, dont tout le monde perce facilement le mystère, — qu'ils se mettent en route. C'est ainsi que voyageait Joseph II, roi des Romains, empereur d'Allemagne. Sous le nom de *comte de Falkenstein*, il avait, déjà en 1769, passé en Italie avec une suite assez modeste. Il avait alors vingt-huit ans, étant né en 1741. Fils de François Ier et de la célèbre Marie-Thérèse, il avait été proclamé roi des Romains en 1764, empereur l'année suivante, mais il ne régna en réalité que depuis 1780, année de la mort de sa mère.

Joseph II était un esprit ouvert, libéral, qui tenta de grandes réformes dans ses Etats héréditaires ; entre autres l'abolition des droits féodaux. Il favorisa de tout son pouvoir l'industrie et le commerce ; mais il voulut trop hâter, par ses mesures violentes, des progrès que le temps et la patience pouvaient seuls amener. En particulier, son fameux *édit de tolérance*, promulgué en 1781, lui aliéna le pape et le clergé. Joseph II mourut en 1790.

Lorsqu'il vint en France en 1777, Joseph II était accompagné du comte de Cobenzel, — le célèbre diplomate autrichien qui devait négocier plus tard les traités de Campo-Formio et de Lunéville, — et du comte de Colloredo. Sur toute la route, il garda, dit-on, le plus strict incognito. Arrivé à Paris le 10 avril, il se rendit le surlendemain à Versailles, auprès de son beau-frère, Louis XVI, et de sa sœur Marie-Antoinette.

Quelques semaines plus tard, le 30 mai, le comte de Falkenstein quittait Paris, traversait Lyon et, le dimanche soir 13 juillet, arrivait à Genève. On raconte qu'il alla loger à *Sécheron*, à un petit quart de lieue de la porte de Cornavin, parce qu'il sut qu'on voulait placer, en son honneur, une garde bourgeoise aux portes de la ville et à celles des *Balances*, alors le plus grand et le meilleur hôtel de Genève.

A cette époque vivait à Genève l'illustre Horace-Bénédict de Saussure, le premier homme qui ait posé la plante de son pied sur la cime du Mont-Blanc. Il était professeur de philosophie à l'Académie. Il avait été prévenu par Necker, le directeur général des finances de France, que le comte de Falkenstein ayant ouï parler de lui comme d'un savant naturaliste et d'un grand botaniste, ne manquerait pas d'aller le voir. Effectivement, dès le lundi matin, l'impérial voyageur fit chercher M. de Saussure et ne le quitta point de la journée. Ils parcoururent à pied toute la ville, allèrent à l'arsenal, à la bibliothèque, où le bibliothécaire, M. le professeur Diodati, plut infiniment au comte par sa politesse, ses manières naturelles et surtout par la clarté avec laquelle il lui expliquait tout ce que le prince désirait savoir. Entre autres choses qui se trouvaient à la bibliothèque — et qui s'y trouvent encore — on lui fit remarquer le portrait de Calvin. « C'était un grand homme, dit-il, il a fait

beaucoup de bien, de même que Luther, même à l'Eglise romaine, en dissipant les ténèbres et la crasse ignorance où toute la chrétienté était alors plongée.»

La présence d'un si haut personnage ne pouvait pas ne pas être remarquée par les habitants de Genève. Il paraît que le comte de Falkenstein, toujours vêtu d'un habit cannelle facilement reconnaissable, se promenait beaucoup dans les rues. Il saluait, en ôtant son chapeau, tous ceux qui lui paraissaient mériter son attention. Il alla voir le célèbre peintre Liotard, dont une fille avait Marie-Thérèse pour marraine. Il visita également le naturaliste Bourrit et il admira les différentes vues que ce dernier avait prises dans les glaciers de Suisse et de Savoie. Il paraît même qu'il manifesta quelque velléité d'aller parcourir les originaux de ces vues ; mais M. de Saussure l'en détourna prudemment en lui disant que si ces voyages étaient très intéressants, ils étaient, d'autre part, trop fatigants et trop périlleux pour exposer une tête aussi précieuse que celle de Joseph II.

Le prince partit de Genève le 15 juillet de grand matin. Il passa par Ferney où il avait eu d'abord l'idée de voir Voltaire. Mais, pour une cause demeurée toujours inconnue, le monarque traversa Ferney sans s'y arrêter, au grand mécontentement du vieil Anacréon, qui s'était attendu à cette visite et s'était préparé à le recevoir. Cette mésaventure du patriarche de Ferney ne tarda pas à être connue, et elle donna lieu à des couplets satiriques qui parvinrent sans doute à leur adresse. Une dame, qui habitait Lausanne, composa, à ce propos, un apologue en vers, dans lequel elle comparait Voltaire au rossignol et Joseph II à l'aigle. On annonçe au premier la visite de l'aigle et le rossignol de se lamenter sur la fatigue que lui causent de telles visites :

« Heh quoi ! toujours des grands, des curieux. Quel sort !
» Non, je ne chante plus...
» Pourtant un aigle est quelque chose.
» Que ma célébrité me donne d'embarras !
» Et que d'ennuis elle me cause !
» En vérité, je n'y tiens pas ! »

Cependant le rossignol « rajusta son plumage ». Mais l'aigle passa sans le voir, et celui-ci, surpris et furieux d'être ainsi négligé, jura que, dès ce jour, il en serait vengé. Toutefois, une corneille — qui n'est autre que Madame Denis, la nièce du poète — s'efforce de le calmer, non sans quelque rudesse, car, pour raison finale, elle lui assène ce coup de massue :

« L'oiseau de Jupiter est trop haut pour t'entendre ! »

Après avoir traversé Ferney, le comte de Falkenstein arriva à Rolle, où il dîna à la *Tête-Noire*. Le même soir, il était à Lausanne. A l'entrée de Montbenon, il descendit de voiture près de ce qui était alors et ce qu'on appelait la Maison du tirage. Il fit à pied le tour de la grande allée, mais quelques personnes l'ayant abordé et lui ayant adressé des questions qu'il jugea indiscrètes, il remonta dans son carrosse et se fit conduire au *Lion d'Or*, le meilleur hôtel du temps, à la rue de Bourg.

Le *Lion d'Or* avait alors pour tenancier un sieur Trachsel. A peine arrivé, le comte témoigna le désir de voir le docteur et professeur Tissot, dont les ouvrages, et en particulier les *Avis au peuple sur sa santé*, traduits dans toutes les langues de l'Europe, étaient connus du noble voyageur. Tissot, qui se trouvait précisément dans une maison voisine, se rendit sur le champ à l'invitation du comte, qui le reçut avec beaucoup d'affabilité et qui, par ses nombreuses questions, lui prouva qu'il était plus savant qu'il ne l'aurait cru. En revanche, le bailli de

Lausanne ne fut point reçu par le comte, sous le prétexte qu'il ne recevait point de visites.

Joseph II ayant témoigné à Trachsel l'envie qu'il éprouvait de voir la *grande église* et la terrasse de la Cité, afin d'admirer la vue splendide, Trachsel lui fit remarquer qu'il y avait tant de monde qui l'attendait dans les rues et sur la plate-forme, qu'il aurait quelque peine à percer, mais que s'il souhaitait de voir le même point de vue, il aurait l'honneur de le conduire de l'autre côté de la rue, dans un jardin et sur une terrasse d'où l'on jouissait à peu près du même coup d'œil. Le prince-voyageur y consentit. Une infinité de gens de tous rangs étaient aux fenêtres et sur la rue pour le voir passer.

La maison dans laquelle on conduisit le comte de Falkenstein était celle de Madame la générale Constant. L'appartement du rez-de-chaussée de cette maison était alors occupé par une dame Blaquière, veuve en premières noces d'un M. Casenove. Elle était fille de l'historien français Rapin-de Thoyras, qui avait dû quitter la France après la révocation de l'Edit de Nantes et s'était retiré en Angleterre, dont il écrivit l'histoire. Lorsque Joseph II se trouva au bas de l'escalier de la maison Constant, il s'y rencontra avec une fille de Madame Blaquière, Mademoiselle Cécile Casenove, qui s'approcha de lui et lui dit : « Permettez, monsieur le comte, que j'aie l'honneur de vous conduire dans notre jardin ! » Le prétendu comte lui offrit gracieusement la main en lui disant : « Je suis charmé d'avoir un si aimable conducteur ! » Madame Blaquière, qui, pour le dire en passant, était précisément l'auteur de l'apologue de l'aigle et du rossignol, ne manqua pas de se trouver dans le jardin au moment où le comte y entra, tenant toujours par la main Mademoiselle Casenove. Elle l'aborda et lui dit : « J'espère, Monsieur le comte, que vous pardonnerez à la tendresse d'une

mère la liberté que je prends de vous recommander mon fils cadet. Depuis quelque temps, il a l'honneur d'être au service de Sa Majesté Impériale. Comme je sais que vous avez beaucoup de crédit à sa cour, je vous supplie de vouloir bien prendre sous votre haute protection mon fils, moyennant qu'il s'en rende digne par une bonne conduite.» Le comte s'informa du nom du régiment et de la compagnie où servait le jeune officier. Mademoiselle Casenove ayant inscrit ces renseignements sur un papier, le comte le mit dans son portefeuille en disant à Madame Blaquière : « Mais, Madame, faites mieux : écrivez ce soir à votre fils ; envoyez-moi à l'auberge votre lettre et je la lui ferai tenir.» Madame Blaquière, frappée d'une offre si inattendue et si gracieuse, ne manqua pas d'en profiter.

M. le comte s'entretint ensuite quelques instants avec le bourgmestre Polier-de St-Germain, avec le lieutenant-colonel de Crousaz-Miron et avec quelques autres, auxquels il fit diverses questions sur le pays, sur son gouvernement, sur ses forces, sur ses productions, etc. Tous, paraît-il, témoignèrent au prince que le peuple vaudois était un des plus heureux du monde. Ceux qui parlaient ainsi n'avaient, sans doute, aucun sujet personnel de se plaindre du régime de Leurs Excellences.

Comme tout ce qui concerne les princes ou les gens élevés en dignité, on sut bientôt dans Lausanne que le comte avait quitté la terrasse de Madame Constant vers les 8 heures ; que, rentré au *Lion d'Or*, il y avait soupé assez légèrement d'une assiette de fraises et qu'il s'était couché aussitôt après. Le lendemain, après avoir pris une tasse de chocolat, il mit dans la main de son hôte un rouleau de 25 louis d'or et partit à 5 heures, laissant les Lausannois qui l'avaient approché enchantés de son accueil. Le même jour, un de ces enthousiastes composa ce quatrain :

Ne rencontrer partout que des admirateurs,
Se dérober à leurs justes hommages,
Faire du bien, s'instruire et gagner tous les cœurs,
C'est l'histoire de ses voyages.

Nous n'allons pas tarder à voir que ce n'était pas là *toute* l'histoire des voyages du comte de Falkenstein, du moins en Suisse.

C'est un sieur Lacombe — qui passait pour être le meilleur voiturier de Genève — qui avait fourni les chevaux pour les équipages du comte de Falkenstein, savoir dix-huit chevaux de carrosse : six à chacune des trois voitures, et deux chevaux de selle que le comte montait quelquefois pour mieux voir le pays ou pour précéder sa suite quand cela lui convenait.

Arrivés au pont de *Bressonnaz*, Lacombe, qui conduisait lui-même la première voiture, sachant que l'illustre voyageur ne voulait pas s'arrêter à Moudon, lui demanda la permission de faire halte un instant afin de laisser reposer les chevaux. Pendant ce temps, le comte mit pied à terre, entra dans le cabaret et dans une chambre où il trouva une jeune fille qui repassait du linge. Le prince, ne comprenant pas d'abord ce qu'elle faisait, lui fit diverses questions sur sa profession. La repasseuse lui apprit entre autres qu'elle travaillait pour gagner sa vie et celle de son pauvre père qui, s'étant cassé la cuisse, était depuis long-temps alité et hors d'état de rien faire. Le comte sortit et s'informa auprès du cabaretier si ce que cette jeune fille lui avait dit était vrai. Alors, retournant vers elle, il lui donna un double louis en lui disant : « Tenez, mon enfant, servez-vous de cette pièce pour faire du bien à votre père ! » La jeune fille, frappée de cette générosité inattendue, ne put proférer un seul mot, mais jetant un regard sur la pièce d'or qu'elle tenait à la main et sur celui qui la lui avait donnée, elle versa des larmes de

reconnaissance et de joie. Le comte, touché de cette scène muette, se retira.

Nos voyageurs allèrent dîner à *Marnand* et coucher à *Morat*. Le jeudi 17 juillet, ils arrivèrent de bonne heure à *Berne* et descendirent au Faucon, le meilleur hôtel à cette époque de la ville des bords de l'Aar. A peine étaient-ils installés que l'avoyer se présenta à l'hôtel afin de rendre ses devoirs au prince voyageur. Mais, comme il se fit annoncer sous le nom de comte d'Erlach, il ne fut pas reçu. Le prince le fit remercier de son attention, mais s'excusa en disant qu'il ne recevait point de visites.

Aussitôt après le dîner, le comte de Falkenstein se fit conduire à l'arsenal. Le banneret Manuel et quelques autres magistrats s'y trouvaient, et, dès que le comte et sa suite y furent entrés, on ferma les portes pour éviter l'invasion de la foule. Le comte admira le grand nombre d'armes de toutes sortes qui y étaient entretenues avec un grand soin. Durant deux heures, il disserta sur les matières de cet ordre et cela en français et dans les termes les plus choisis. Il adressa à M. Manuel diverses questions sur le gouvernement, sur les forces et les finances de l'Etat et sur plusieurs choses d'une nature assez délicate. Depuis peu, en effet, le Corps helvétique, c'est-à-dire les XIII Cantons et leurs alliés, avaient signé à Soleure le renouvellement de leur alliance avec la France, et cela après d'assez longues négociations. Le comte de Falkenstein parlant politique avec les seigneurs bernois qui l'entouraient, se mit tout à coup à leur dire d'un air un peu piqué : « A propos, messieurs les Suisses se sont bien pressés de renouveler leur alliance avec la France ! » Cependant, il ne paraît pas absolument certain que cette parole ait été prononcée. Plusieurs en ont douté, parce que le comte s'est toujours montré fort prudent et fort réservé avec chacun.

Au sortir de l'arsenal, le prince se fit conduire chez le baron de Haller, — celui-là même qu'on a appelé à juste titre le grand Haller. Il était malade et l'on doutait qu'il pût recevoir le prince. « Cela ne fait rien, dit celui-ci, je ne veux pas être passé à Berne sans avoir vu ce grand homme ! » Il n'avait pas même voulu qu'on avertît Haller, aussi le trouva-t-il en robe de chambre, en bonnet de nuit et à moitié couché sur une bergère. Il passa près d'une heure avec lui.

Le vendredi 18, le comte partit de bon matin de Berne. Il ne s'arrêta point à Soleure et il arriva seul, à cheval, à Bipp, à deux petites lieues au delà. Il alla mettre pied à terre au cabaret où il trouva l'hôtesse occupée à laver ses chambres et à nettoyer ses meubles. Il lui demanda à dîner. « Je ne puis pas, dit-elle, vous voyez que ma maison est toute sens dessus dessous. Vous deviez avoir dîné à Soleure, mais allez à une lieue plus loin, vous y trouverez un bon cabaret où l'on vous donnera un meilleur repas que je ne puis vous donner. » Après que le voyageur inconnu l'eut un peu pressée, mais inutilement, il lui dit : « Vous ne savez pas à qui vous refusez de donner à dîner ; je suis l'empereur ! » — « L'empereur ! s'écria-t-elle, ne doutant point qu'on se moquât d'elle, allez, Monsieur, il n'est pas bien pour un particulier tel que vous paraissez être, de prendre le nom du premier monarque de l'Europe. Allez, monsieur l'empereur, — allez chercher à dîner ailleurs que chez moi ! » — Quelques secondes après, voyant arriver les trois voitures à six chevaux, elle changea d'idée et elle lui dit : « Monsieur l'empereur, ou qui que vous soyez, si vous voulez dîner dans un cabinet de verdure dans mon jardin et attendre une heure, je tâcherai de vous donner deux ou trois bons plats. Je n'ai ni le temps ni les provisions nécessaires pour vous faire un grand repas ! » On accepta

son offre, tout fut prêt en moins d'une heure. Le peu de mets qu'on donna furent trouvés excellents. Les voyageurs mangèrent de fort bon appétit et furent fort gais et fort contents. L'hôtesse ne put jamais croire qu'elle avait eu l'honneur de donner à dîner à l'empereur, jusqu'à ce qu'elle eût été payée très généreusement et fort au-dessus de ce qu'elle aurait osé demander.

Les nobles voyageurs continuèrent leur voyage par *Bâle* et *Schaffhouse*. Ici, le sieur Lacombe les quitta parce qu'on y trouvait des chevaux de poste pour l'Allemagne. Il s'adressa au comte de Colloredo en le priant de lui obtenir un certificat attestant qu'il avait eu l'honneur de conduire Sa Majesté impériale depuis Genève jusqu'à Schaffhouse, qu'il avait été son cocher et qu'on avait été content de son service. Le comte de Colloredo en parla au prince qui ordonna qu'on remt à Lacombe le certificat qu'il réclamait. Il le signa de sa propre main, et ayant fait venir Lacombe, il lui dit : « Tenez, voilà la déclaration que vous avez demandée. Mon banquier de Genève vous paiera comme on est convenu à un gros écu par jour pour chaque cheval. Voilà vingt louis de gratification pour vous et dix autres louis pour vos postillons. De plus, je vous donne cette médaille pour vous ressouvenir de moi. Vous la porterez à votre boutonnière quand vous voudrez vous parer. » Cette médaille était du poids de 7 ou 8 louis ; d'un côté elle portait le buste de Joseph II et de l'autre elle représentait la cérémonie de son couronnement. Lacombe reçut ces présents de la main même de l'empereur ; il voulut lui en témoigner sa reconnaissance, mais il ne put que balbutier. Il courut se procurer un ruban ponceau et, à l'ordinaire, se para de sa médaille.

*
* *

Nous avons emprunté la plus grande partie des détails qu'on vient de lire à un vieux manuscrit écrit peu

d'années après le voyage de Joseph II en Suisse et rédigé par un homme qui, selon toute apparence, devait être bien renseigné. Même en admettant que l'imagination ait eu quelque part dans la description du voyage du monarque autrichien, et surtout dans la manière de raconter certaines anecdotes, il n'en resterait pas moins un fond historique intéressant. Le voyage de l'empereur de Paris en Allemagne par la Suisse est un fait certain. Ce qui est certain également, ce sont ses entretiens avec des hommes célèbres et des magistrats qui vivaient alors à Genève, à Lausanne, à Berne. Ces entretiens eux-mêmes, tels que le récit ci-dessus nous les fait connaître, sont de nature à donner quelque créance à des visées que l'histoire a attribuées à Joseph II.

Il paraît que le voyage de l'empereur en Suisse fit naître des inquiétudes chez les autres souverains, aussi bien que dans les Cantons eux-mêmes. On cherchait avec soin quel pouvait être le motif secret et le but réel de ce voyage. Si l'on en croit certaines pièces diplomatiques que Monnard cite dans le volume XV de l'*Histoire de la Confédération suisse*, l'empereur aurait eu, quelques années auparavant, le projet de « mettre en avant quelques prétentions sur la Suisse et qu'il en avait été empêché parce que le roi de Prusse lui aurait montré que cela ne lui convenait pas et qu'il ne pourrait le souffrir. » Cependant l'empereur n'avait point renoncé à ses prétentions, et le voyage à travers la Suisse, dans l'été de 1777, n'aurait été qu'un prétexte pour visiter le château de Habsbourg, ce berceau de la famille impériale d'Autriche. Peu de mois avant ce voyage, les chevaliers de Malte suisses ayant demandé à être admis aux commanderies de l'Empire auraient été traités par la Cour impériale de *sujets révoltés*. A la vérité, et les pages qui précèdent en témoignent, — Joseph II n'aurait laissé de son passage

en Suisse que le souvenir de l'air affable qui lui gagnait tous les cœurs, de sa bienfaisance et de la supériorité de son esprit. Mais c'était là de l'eau bénite de cour et il ne faut pas oublier ce que le récit ci-dessus fait connaître du soin avec lequel Joseph II se renseignait à Genève, à Lausanne, à Berne sur le pays, le gouvernement, les ressources, les forces et les finances de l'Etat. Nous avons vu également que le prince n'avait pas appris sans émotion le renouvellement de l'alliance des Suisses avec la France. La crainte que l'Autriche inspirait à la Suisse avait accéléré la conclusion de cette alliance, qui avait eu lieu précisément durant le voyage de l'empereur.

L'année suivante, Zimmermann, conseiller aulique de Sa Majesté britannique et médecin du roi, disait, dans une lettre écrite de Hanovre, tenir du ministre d'Etat prussien que « l'empereur était fermement résolu de faire valoir de nouveau son prétendu ancien droit sur une grande partie de la Suisse et de prendre de force ce qui, selon son opinion, lui appartient dans ce pays. »

Cette lettre, fort curieuse, de Zimmermann, se rapportait à des conversations antérieures à la conclusion de l'alliance des Suisses avec la France et elle fait de plus connaître pourquoi cette dernière puissance hâta si fort le renouvellement de cette alliance. On prêtait alors — et avec quelque apparence de raison — à l'empereur le désir de s'arrondir de tous les côtés pour avoir une route directe et ouverte du côté de la France. Nous sommes donc autorisés à penser qu'en traversant la Suisse, Joseph II n'était pas avant tout préoccupé des beautés du pays ; il ne semble pas en avoir été très frappé. Ses préoccupations étaient d'une autre nature, et nous pouvons supposer que les seigneurs de Berne, en particulier, avaient l'oreille très ouverte à ce qui sortait de la bouche du noble

voyageur, et qu'ils usèrent, comme notre récit en fait foi, d'une prudence qui n'avait rien d'exagéré.

Décidément, les princes qui voyagent ne le font pas sans quelque idée de derrière la tête ! J. CART.

UNE LETTRE INÉDITE DE FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE

SUR SES

FONCTIONS DE PRÉCEPTEUR DES GRANDS-DUCS DE RUSSIE

Nous devons à l'obligeance de M. Edouard Monod-d'Albis la communication de la lettre ci-après et l'autorisation de la publier dans la *Revue historique vaudoise.*

M. Monod est l'arrière petit-fils du landammann Henri Monod, que le général de la Harpe appelle « mon autre moi-même » dans la lettre bien connue qu'il adressait, le 7 décembre 1813 à son ancien élève devenu empereur, pour lui présenter le landammann chargé d'intercéder en faveur de l'indépendance du Canton de Vaud. Cette lettre est reproduite à la fin du 4me volume de l'*Histoire du Canton de Vaud* par Verdeil et Gaullieur (p. 427 et 428) et Gaullieur l'appelle avec raison « une des pièces fondamentales de l'histoire du Canton de Vaud. »

Quant à la lettre ci-après, elle était adressée, non pas au landammann Monod lui-même, mais au docteur en droit Jean-Marc-Louis Favre, de Rolle, né en 1733 et mort en 1793, des mains duquel elle paraît avoir passé dans celles du landammann Monod.

Le *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois* de M. Albert de Montet donne les renseignements suivants sur le Dr Favre :

« Son nom revient fréquemment dans plusieurs corres-» pondances contemporaines, entre autres dans les lettres